



Alliance Française  
Cambridge - Norwich

## Literature in Time n°2 – 11/11/2025

### 5 Texte n°2 : Préface de *Parallèle des anciens et des modernes, en ce qui regarde les arts et les sciences dialogues*, Charles Perrault, 1688

La Préface du *Parallèle des Anciens et des Modernes* expose la position fondamentale de Charles Perrault dans la célèbre querelle littéraire qui opposa, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les partisans de l'Antiquité à ceux du progrès moderne. Perrault y affirme son admiration pour les Anciens tout en dénonçant la vénération excessive dont ils sont l'objet. Selon lui, chaque époque possède ses propres lumières, et le siècle de Louis XIV n'a rien à envier aux siècles passés. Dans un style mesuré mais ferme, il défend l'idée que les arts et les sciences se perfectionnent avec le temps, et invite ses contemporains à reconnaître les mérites du présent. Cette préface, à la fois polémique et raisonnée, établit les bases du débat intellectuel qui marquera durablement la pensée classique.

10 Rien n'est plus naturel ni plus raisonnable que d'avoir beaucoup de vénération pour toutes les choses qui, ayant un vrai mérite en elles-mêmes, y joignent encore celui d'être anciennes. C'est ce sentiment si juste et si universel qui redouble l'amour et le respect que nous avons pour nos ancêtres, et c'est par là que les lois et les coutumes se rendent encore plus authentiques et plus inviolables. Mais, comme ç'a toujours été le destin des meilleures choses de devenir mauvaises par leur excès, et de le devenir à proportion de leur excellence, souvent cette vénération si louable dans ses commencements s'est changée, dans la suite, en une superstition criminelle, et a passé même quelquefois jusqu'à l'idolâtrie. Des princes extraordinaires par leurs vertus firent le bonheur de leurs peuples, et remplirent la terre du bruit de leurs grandes actions : ils furent bénis pendant leur vie, et leur mémoire fut révérée de la postérité ; mais, dans la suite des temps, on oublia qu'ils étaient hommes, et l'on leur offrit de l'encens et des sacrifices. La même chose est arrivée aux hommes qui ont excellé les premiers dans les arts et dans les sciences. L'honneur que leur siècle en reçut, et l'utilité qu'ils y apportèrent, leur acquirent pendant leur vie beaucoup de gloire et de réputation ; leurs ouvrages furent admirés de la postérité, qui en fit ses plus chères délices et qui les honora de mille louanges sans bornes et sans mesure. Le respect qu'on eut pour leur mémoire s'augmenta tellement qu'on ne voulut plus rien voir en eux qui se ressentît de la faiblesse humaine, et l'on en consacra tout, jusqu'à leurs défauts.

20 Ce fut assez qu'une chose eût été faite ou dite par ces grands hommes pour être incomparable, et c'est même encore aujourd'hui une espèce de religion parmi quelques savants que de préférer la moindre production des anciens aux plus beaux ouvrages de tous les modernes. J'avoue que j'ai été blessé d'une telle injustice ; il m'a paru tant d'aveuglement dans cette prévention, et tant d'ingratitude à ne pas vouloir ouvrir les yeux sur la beauté de notre siècle, à qui le Ciel a départi mille lumières qu'il a refusées à toute l'Antiquité, que je n'ai pu m'empêcher d'en être ému d'une véritable indignation. Ç'a été cette indignation qui a produit le petit poème du Siècle de Louis le Grand, qui fut lu à l'Académie française le jour qu'elle s'assembla pour rendre grâce au Ciel de la parfaite guérison de son auguste protecteur. Tous ceux qui composaient cette illustre assemblée parurent en être assez contents, hors deux ou trois amateurs outrés de l'Antiquité, qui témoignèrent en être fort offensés. On espérait que leur

chagrin produirait quelque critique qui désabuserait le public ; mais ce chagrin s'est évaporé en protestations contre mon attentat, et en paroles vaines et vagues.

35 Il est vrai qu'un célèbre commentateur m'a foudroyé dans la préface de ses notes, où, ne me jugeant pas digne d'être seul l'objet de son indignation, il s'adresse à tous les profanes qui se contentent, comme moi, de révéler les anciens sans les adorer ; et là, du haut de sa science, il nous traite tous de gens sans goût et sans autorité. Le moyen de répondre à des raisons si claires et si convaincantes ? [...]

40 Tant d'honnêtes gens m'ont dit d'un air gracieux et fort obligeant — ce leur semblait — que j'avais bien défendu une mauvaise cause, que j'ai voulu leur dire en prose, et d'une manière à ne leur en laisser aucun doute, qu'il n'y a rien dans mon poème que je n'aie dit sérieusement ; qu'en un mot je suis très convaincu que, si les Anciens sont excellents, comme on ne peut pas en disconvenir, les Modernes ne leur cèdent en rien, et les surpassent même en bien des choses. Voilà distinctement ce que je pense et ce que je prétends prouver dans mes Dialogues.

45 J'avoue que peu de gens seront persuadés que le seul zèle de la vérité me pousse à ce travail, et qu'on s'imaginera plus volontiers que j'y suis attiré par le désir de dire quelque chose d'extraordinaire. Mais il y a longtemps que ma thèse n'est plus nouvelle : Horace et Cicéron l'ont avancée de leur temps, où l'entêtement pour les Anciens n'était pas moindre qu'il l'est aujourd'hui ; elle a été soutenue ensuite par une infinité d'habiles gens que la prévention n'avait pas aveuglés, et je ne prétends rien à la grâce de la nouveauté. J'aspire encore moins à m'acquérir par-là de la réputation, puisque je blesse les  
50 sentiments d'une grande partie de ceux qui la donnent ; je veux dire un certain peuple tumultueux de savants, qui, entêtés de l'Antiquité, n'estiment que le talent d'entendre bien les vieux auteurs ; qui ne se récrient que sur l'explication vraisemblable d'un passage obscur, ou sur la restitution heureuse d'un endroit corrompu ; et qui, croyant ne devoir employer leurs lumières qu'à pénétrer dans les ténèbres des livres anciens, regardent comme frivole tout ce qui n'est pas érudition.

55 Si la soif des applaudissements me pressait beaucoup, j'aurais pris une route toute contraire et plus aisée. Je me serais attaché à commenter quelque auteur célèbre et difficile ; j'aurais été bien maladroit ou bien stupide si, parmi les différents sens que peuvent recevoir les endroits obscurs d'un ouvrage confus et embarrassé, je n'avais pu en trouver quelques-uns qui eussent échappé à tous ses interprètes, ou redresser même ces interprètes dans quelques fausses explications.[...]

60 J'ai encore moins prétendu convertir cette nation de savants. Quand ils seraient en état de goûter mes raisons — ce qui n'arrivera jamais — ils perdraient trop à changer d'avis, et la demande qu'on leur en ferait serait incivile. Ce serait la même chose que si on proposait un décri général des monnaies à des gens qui auraient tout leur bien en argent comptant et rien en fonds : que deviendraient leurs trésors de lieux communs et de remarques ? Toutes ces richesses n'auraient plus de cours en l'état qu'elles sont ;  
65 il faudrait les refondre et leur donner une nouvelle forme et une nouvelle empreinte, ce qu'il n'y a que le génie seul qui puisse faire, et ce génie-là ils ne l'ont pas. Cela ne serait pas raisonnable : il faut que tout homme qui peut dire à propos, et même hors de propos, un vers de Pindare ou d'Anacréon ait quelque rang distingué dans le monde. Quelle confusion si cette sorte de mérite venait à s'anéantir ? Le moindre homme d'esprit et de bon sens serait comparable à ces savants illustres, et même leur passerait  
70 sur le ventre, malgré tout le latin et tout le grec dont ils sont hérissés. Comme ce sont gens incapables, pour la plupart, d'aucun autre emploi dans le monde, et que leur travail épargne quelquefois bien de la peine à ceux qui étudient, il est bon qu'ils aient une haute idée de leur condition, et qu'ils en vivent satisfaits.

75 Si j'ai le malheur de déplaire à cette espèce de savants, il y en a d'un ordre supérieur, qui, joignant la force et la beauté de l'esprit à une profonde érudition, ne seront pas fâchés qu'on attaque une

erreur si injurieuse à leur siècle, et qu'on tâche à lever des préventions qui, mettant le moindre des anciens au-dessus du plus habile des modernes, empêchent qu'on ne rende à leur mérite la justice qui lui est due. Ils ne me blâment point de vouloir faire honneur à notre siècle, puisque c'est sur eux-mêmes que doit rejaillir une partie de cet honneur, et je ne puis blesser que certains esprits jaloux qui aiment mieux ne point égaler les anciens ni même les surpasser, que de reconnaître que cet avantage leur est commun avec des personnes qui vivent encore.

Si je suis blâmable en quelque chose, c'est de m'être engagé dans une entreprise au-dessus de mes forces ; car il s'agit d'examiner en détail tous les beaux-arts et toutes les sciences, de voir à quel degré de perfection ils sont parvenus dans les plus beaux jours de l'Antiquité, et de remarquer en même temps ce que le raisonnement et l'expérience y ont depuis ajouté, et particulièrement dans le siècle où nous sommes. [...]

Quel plaisir de voir, d'une autre part, un excellent philosophe nous donner une histoire exacte du progrès que les hommes ont fait dans la connaissance des choses naturelles, nous rapporter toutes les différentes opinions qu'ils en ont eues dans la suite des temps, et combien cette connaissance s'est augmentée depuis le commencement de notre siècle, et principalement depuis l'établissement des Académies de France et d'Angleterre, où, par le secours des télescopes et des microscopes, on a découvert une espèce d'immensité dans les grands corps et dans les petits, qui donne une étendue presque infinie à la science qui les a pour objets. Il en sera de même de ceux qui feront voir la différence de la navigation des anciens — qui n'osaient presque abandonner les rivages de la Méditerranée — avec celle de nos jours, qui s'est tracé des routes sur l'Océan aussi droites et aussi certaines que nos grands chemins pour passer dans tous les lieux du monde. Il n'y a point d'art ni de science où non seulement ceux qui en ont une connaissance parfaite, mais ceux qui n'en ont qu'une légère teinture, ne puissent démontrer qu'ils ont reçu, depuis le temps des anciens, une infinité d'accroissements considérables.[...]

Je ne comprends pas comment ceux qui sont à la tête du parti des Anciens souffrent qu'on donne au public de semblables traductions. Le moyen de les soutenir bonnes, et de soutenir en même temps les originaux ? Tout ce qu'a dit, et que saurait jamais dire, M. de Fontenelle contre Théocrite ne lui fera jamais tant de tort que cette traduction. La prudence voulait qu'on tînt cachés les agréments inexprimables de cet auteur, et surtout qu'on ne les exposât pas à un siècle comme le nôtre, dont le goût est gâté et malade, et dont il est si difficile de redresser les travers. Ces traductions de poètes grecs sont contre la bonne politique :

*Ils devaient ces Auteurs demeurer dans leur grec,*

*Et se contenter du respect*

*De la gent qui porte fêrûle :*

*D'un savant traducteur on a beau faire choix,*

*C'est les traduire en ridicule*

*Que de les traduire en françois*